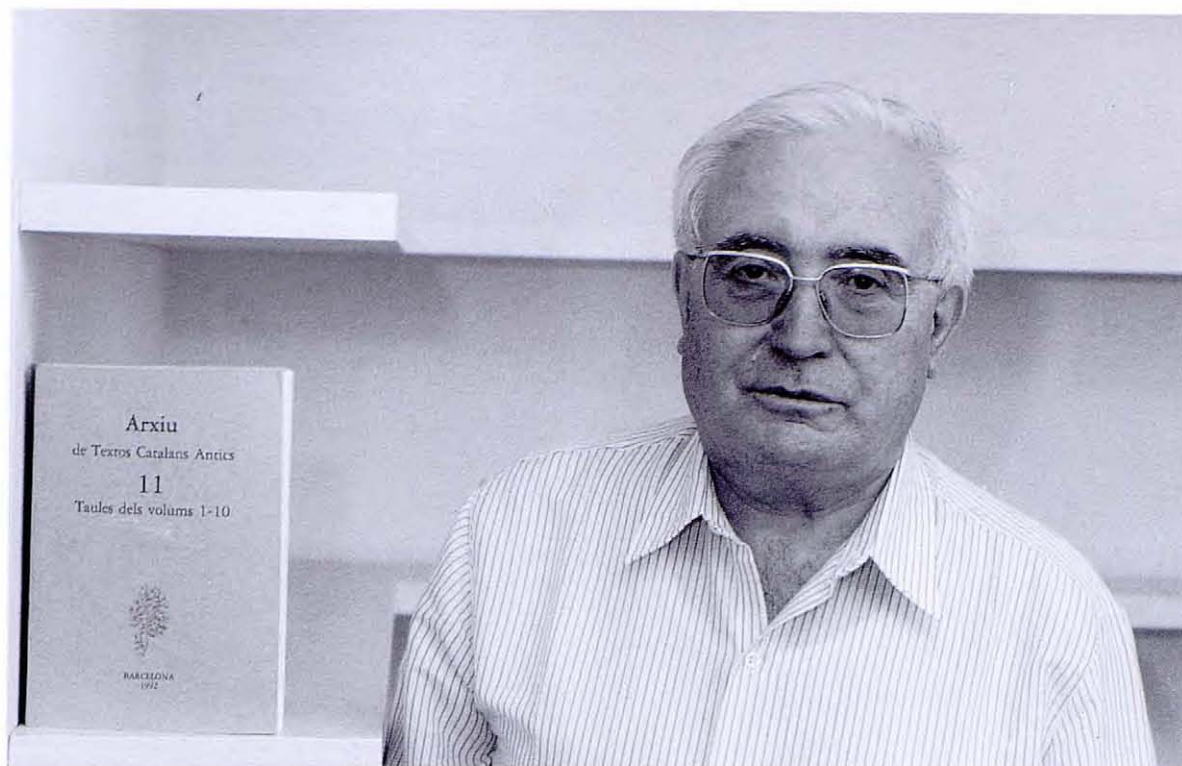


© ELOI BONJOCH

JOSEP PERARNAU

JOSEP PERARNAU I ESPELT (AVINYÓ, BAGES, 1928), THÉOLOGIE, PHILOSOPHE ET HISTORIEN, EST DIRECTEUR DU SÉMINAIRE DE THÉOLOGIE DES PAYS CATALANS ET FONDATEUR ET DIRECTEUR DE L'ANNUAIRE "ARXUS DE TEXTOS CATALANS ANTICS", COMMENCÉ EN 1981. IL A PARTICIPÉ AU CONCILE VATICAN II, À L'OCCASION DUQUEL IL A MIS EN ROUTE UNE ÉDITION CRITIQUE EN CATALAN DES DOCUMENTS CONCILIAIRES D'UNE GRANDE RICHESSE DOCUMENTAIRE. SPÉCIALISTE EN THÉOLOGIE CATALANE MÉDIÉVALE, IL A PUBLIÉ DE NOMBREUX OUVRAGES, FRUIT D'UN ÉNORME TRAVAIL DE RECHERCHE, DONT UN DES PLUS REMARQUABLES EST *ELS MANUSCRITS LUL·IANS MEDIEVALS DE LA BAUERISCHE STAATSBIBLIOTHEK DE MUNIC.*

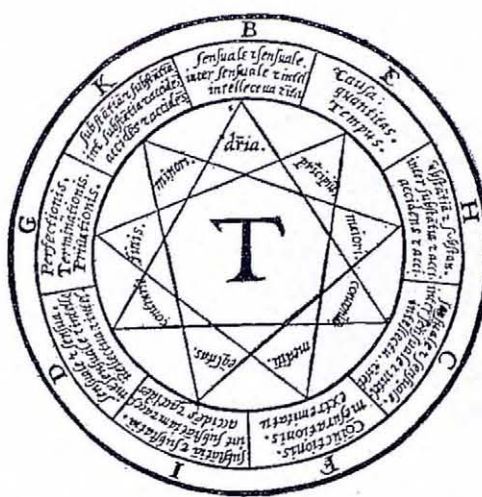
JAUME HUCH ÉCRIVAIN



© ELOI BONJOCH

Dans le hall de la Faculté de théologie de Catalogne, j'attendais avec une certaine impatience M. Perarnau. Après avoir lu son impressionnant curriculum vitae, je pensais peut-être que j'allais me trouver devant un homme à l'allure, plutôt, de chanoine ampoulé que de curé de campagne. Cependant, à peine m'eut-il salué que je me rendis compte que j'avais la chance d'interviewer une personne qui –bien qu'ayant mené à bien un travail de recherche colossal dans les meilleures archives d'Europe– conservait une façon sereine et spontanée, mesurée et directe, extrêmement expressive. Rappelons que le prêtre qu'il est à l'intérieur s'est formé au séminaire de Solsona, évêché du centre de la Catalogne, qui a commémoré en 1993 le quatrième centenaire de sa fondation.

Il convient de signaler avant tout que M. Perarnau est une personne extrêmement cordiale. D'une grande intelligence, c'est un homme de petite taille dont la silhouette arrondie par les années lui donne un air simple, non exempt toutefois d'élégance. Mesuré dans ses gestes et éloquent, il aime tisser patiemment le tableau de ses souvenirs. Dans son regard plein de vivacité brille l'étincelle inévitable de la sagesse conquise.

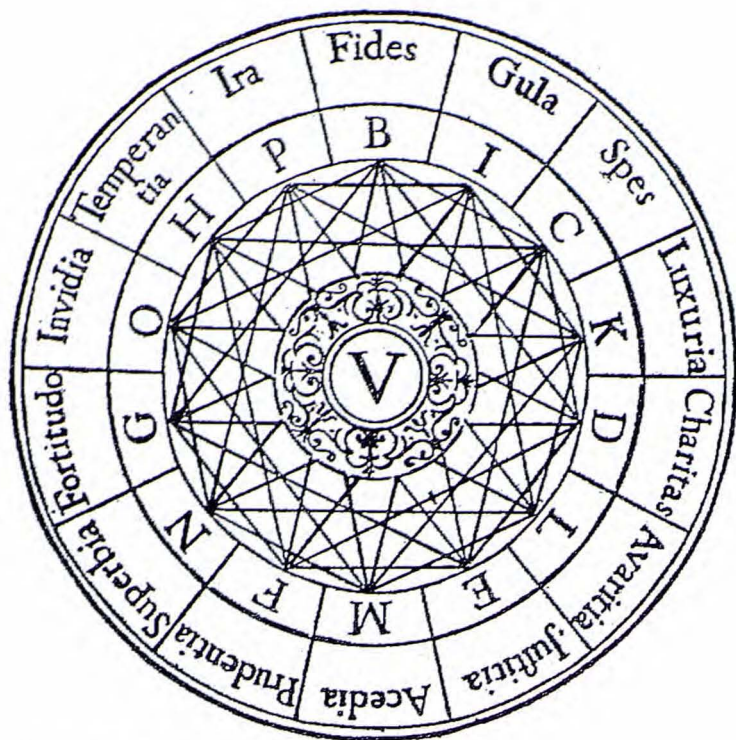


RAMON LLULL. ARS GENERALIS

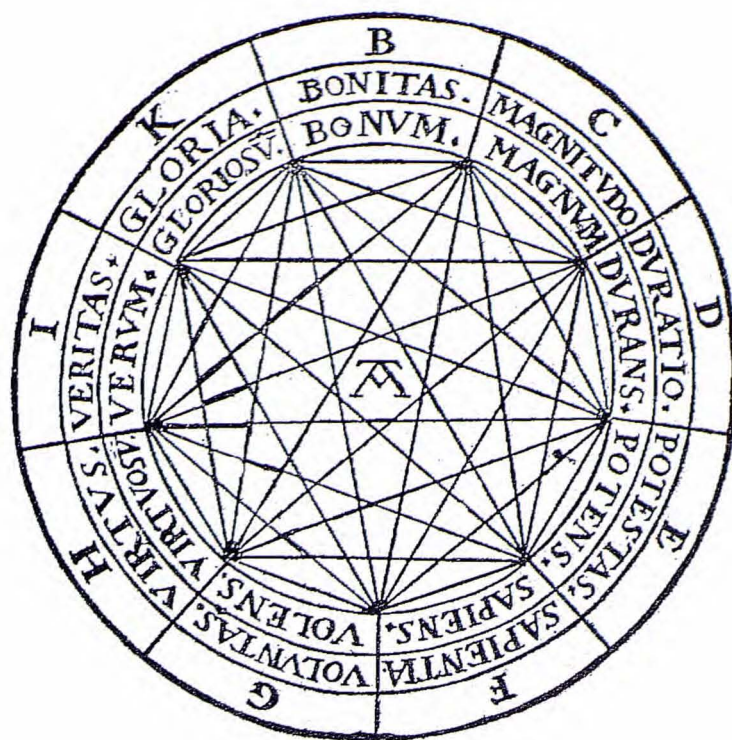
De son enfance –à Horta d'Avinyó, petit village du centre de la Catalogne qui le voit naître–, il conserve la blessure encore très vive de la mort de son père que lui arrache la guerre et qui suppose la perte de l'innocence. L'adolescent se retrouve très vite à Solsona où il se prépare à rentrer dans les ordres. Il se souvient de ces années difficiles, de misère absolue. Au séminaire, toutefois, malgré la dureté de la vie, "la camaraderie était tellement agréable que c'était un véritable paradis perdu". Solsona était de plus un foyer de catalani-

té. Et il fait remarquer que tout de suite après la guerre, malgré la féroce répression franquiste qui sévissait en Catalogne, "le 30 septembre 1939, l'année scolaire commença en catalan, avec une normalité absolue".

M. Perarnau qui, outre la plupart des langues européennes, utilise le latin comme outil indispensable, nous confesse encore que c'est au séminaire qu'il a appris tout ce qu'il sait. Entre 1946 et 1952, il fait des études de philosophie et de théologie à Solsona. Il est ordonné prêtre durant le Congrès eucharistique international de Barcelone, le 31 mai 1952, qui a lieu au Stade olympique de Montjuïc. "Cet événement extraordinaire représentait "le couronnement de la religiosité vécue" en même temps qu'il permettait à notre pays d'accueillir pour la première fois, durant ces années difficiles, un nombre important d'étrangers. Perarnau va ensuite à Salammanque, où il continue ses études de théologie, puis à l'université grégorienne de Rome, où il obtient sa licence en 1957. Il fait son doctorat à l'université de Munich. Entre 1962 et 1965, il participe en tant que théologien au Concile Vatican II, à l'occasion duquel il entreprend une édition critique en catalan des documents conciliaires, d'une grande richesse documentaire. Sa



RAMON LLULL. ARS GENERALIS



thèse doctorale fut la première thèse à être soutenue à la Faculté de théologie de Catalogne en 1972. Combinant l'enseignement et le travail de recherche, il fait des études de philosophie puis d'histoire à l'université de Barcelone, d'où il sort diplômé en 1976 et en 1980 respectivement, ayant obtenu un prix extraordinaire en histoire.

– M. Perarnau, votre curriculum est impressionnant... On devine dans votre œuvre une certaine volonté d'interdisciplinarité.

– J'ai l'impression que ceci est un peu dû à mon caractère. J'ai toujours eu envie de tout savoir – ce que je n'ai jamais pu faire car il faudrait pour cela que les gens fassent des études dans des situations qui leur permettent de s'enrichir non pas de façon unilatérale, mais plurilatérale. Laissez-moi vous donner un exemple. Il y a deux villes en Europe où l'on peut aussi étudier la philosophie et la théologie, qui se trouvent d'après moi au confluent de deux grandes cultures. L'une d'entre elles est Strasbourg – allemande d'origine mais située en France – et l'autre est Fribourg, en Suisse, qui, elle aussi, est située à cheval entre le monde français et le monde allemand. J'ai donc toujours souhaité pouvoir faire des études à l'une de ces universités, tout en ne voulant pas m'enfermer uniquement dans un monde mental. Le fait est que je suis parti à Munich où je me suis intégré, à l'intérieur de la Faculté de théolo-

gie, au Grabmann-Institut, une institution se consacrant à la recherche en histoire de la théologie, notamment de la théologie médiévale. Et c'est là où je me découvre réellement.

– Si vous deviez vous définir maintenant, trouveriez-vous juste que l'on vous considère comme un spécialiste en théologie médiévale?

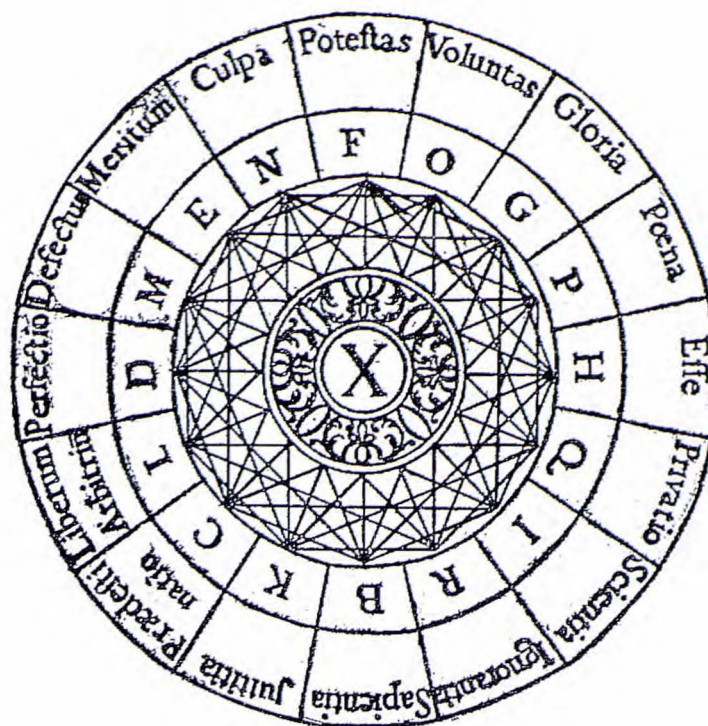
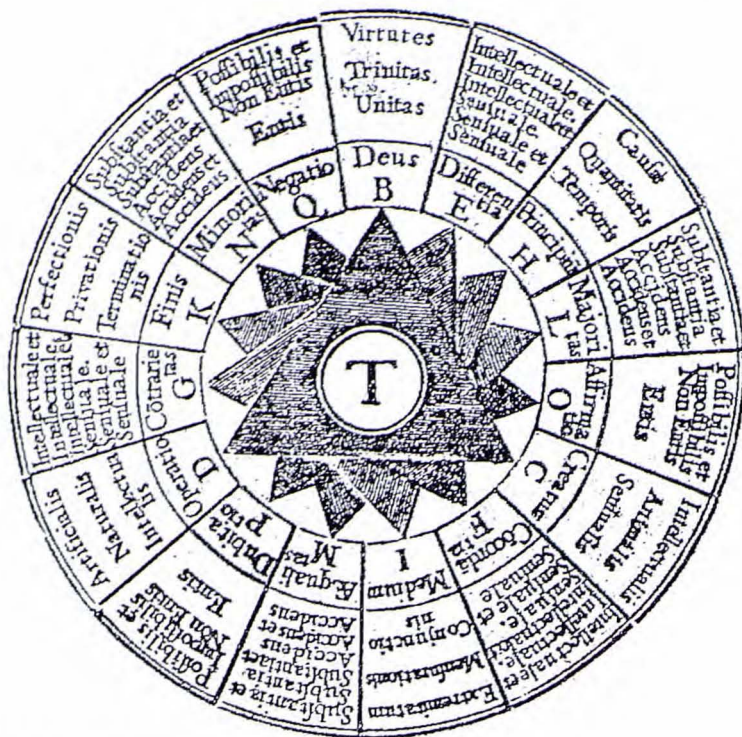
– En fait ce que je suis en train de faire c'est justement de ne pas tomber dans les définitions. C'est la raison pour laquelle tout en étant à Munich je demande de pouvoir continuer de donner mes cours de philosophie. Je ne voulais pas m'enfermer dans une seule chose. Il est vrai toutefois qu'après m'être quelque peu spécialisé dans le domaine médiéval, quand j'ai commencé de travailler à la Faculté de théologie de Catalogne, on m'a confié la mission de cultiver l'histoire de la théologie dans notre pays. Et c'est pour cela que nous sommes ici aujourd'hui tous les deux, au Séminaire de théologie des Pays catalans. Et ceci explique le fait que cette tâche ait débouché sur l'Arxiu de Textos Catalans Antics. Le plus important, compte tenu du fait que dans notre pays il y a un nombre énorme de textes inédits, est de collaborer à l'édition de ces textes anciens.

– Concrètement, en 1981 vous entreprenez l'édition de cet annuaire, fruit d'un extraordinaire travail de recherche, connu sous

le nom de Arxiu de Textos Catalans Antics. – Oui, mais après deux années de préparation... À l'époque je vivais entre cette maison, l'Université et la recherche, c'est-à-dire les archives et les bibliothèques de Barcelone. Un jour, sans que je sache pourquoi, Jordi Porta, le directeur de la Fondation Jaume Bofill, me rendit visite. Je me souviens qu'il m'a dit – on était alors en 1979 – que, une fois surmontée la situation dans laquelle avait vécu le pays, ils seraient prêts à faire un travail de culture plus solide, de culture plus fine – je crois que c'est le mot qu'il employa. Et c'est de là que partit ce projet qui, dès le départ, avait été conçu comme la pointe de l'iceberg. Car en dessous, il y a la grande question des œuvres, des auteurs, de l'héritage culturel du pays qui était disséminé à travers l'Europe, même jusqu'en Russie... À l'heure qu'il est, aussi aux États-Unis et au Canada, et peut-être au Japon. La tâche primordiale consistait donc à trouver un moyen de rassembler puis d'éditer, petit à petit, les œuvres de nos auteurs, qui avaient jusque-là dormi, surtout celles qui n'étaient pas écrites en catalan, des siècles durant.

– On pourrait donc dire que la revendication de ces textes inédits est un des objectifs essentiels de votre travail.

– En effet, un objectif auquel il faut ajouter la partie bibliographique, c'est-à-dire l'information concernant le travail qui se



RAMON LLULL, ARS GENERALIS

fait sur l'héritage culturel catalan dans les bibliothèques ou les archives. Par conséquent, il existe une quantité importante de bibliographie des études faites sur l'héritage culturel ou documentaire du pays, publiées à partir de l'an 79 et allant jusqu'au premier janvier 1801. Nous entendons par textes anciens les textes allant des inscriptions ibériques aux premiers "Diari de Barcelona", à la fin du XVIII^e siècle.

– En publiant *Els manuscrits lul·lians medievals de la Bayerische Staatsbibliothek de Munic*, vous avez donné à connaître un certain nombre de manuscrits importants de Ramon Llull, figure illustre. Dans cette édition en deux volumes, vous avez rassemblé les textes catalans et les textes latins. Qu'apporte ce travail sur la connaissance de Ramon Llull?

– Il permet de connaître dans les détails un fonds dont on connaissait l'existence sans savoir précisément ce qu'il contenait. Dans le premier volume de ce recueil vous verrez que le premier texte publié est un texte catalan de Ramon Llull inconnu jusqu'à présent.

– On considère Ramon Llull comme le premier écrivain en prose de la langue catalane. Un écrivain d'une telle pureté que personne encore, d'après Martí de Riquer, n'a pu mieux faire.

– Llull est le premier écrivain en prose à ne plus écrire comme un amateur. À cet

égard, il est le créateur de la langue littéraire ou de la langue simplement de communication de la pensée. Je crois qu'on peut affirmer que dans Llull il y a une richesse de langage qui n'a jamais été dépassée. Ses pages nous révèlent que la langue qu'il utilise n'est pas le catalan que l'on parlait à Majorque, mais une création du catalan, c'est-à-dire la création d'un catalan littéraire destiné à être utilisé comme langue standard par tous ceux qui désiraient écrire en catalan. J'insisterai sur le fait qu'il est le créateur de la langue catalane standard, dotée d'un vocabulaire d'une extraordinaire richesse. Entre autres raisons, parce qu'on trouve rassemblés chez Llull trois courants très riches: le courant catalan, une langue qui aux alentours de l'an mil a déjà fait disparaître le latin – car c'était une langue que les gens parlaient, qui s'est perfectionnée durant des siècles et qui est parvenue à la catégorie de langue adulte –, le courant occitan – on y trouve certains accents occitans – et finalement il y a le latin, par en dessous. Llull créa le catalan en utilisant tous ces éléments.

– Où en sont actuellement dans le monde les études concernant l'œuvre de Ramon Llull?

– On traverse un moment florissant étant donné qu'il y a de plus en plus de gens qui l'étudient sérieusement. Par exemple, en 1990, la "Catalan Review" a consacré un

numéro spécial aux études le concernant faites en grande partie aux États-Unis. Récemment, en 1992, l'Institut oriental de Naples a consacré aussi un numéro important à cet auteur.

– Au sein de la culture catalane médiévale, on considère que les auteurs les plus internationaux sont Ramon Llull, de Majorque, saint Ramon de Penyafort, de Catalogne, et Arnau de Vilanova, de Valence... Quelle influence exercèrent-ils en tant que penseurs des terres catalanes du temps de l'expansion méditerranéenne?

– Saint Ramon de Penyafort a sans aucun doute eu une influence parmi les marchands. C'était lui qui résolvait leurs problèmes de conscience, s'ils en avaient, même si c'était uniquement parce qu'ils avaient des répercussions sur les problèmes de relation avec le pouvoir. Les marchands sont à l'origine d'une partie de l'expansion et saint Ramon de Penyafort a évidemment eu une très grande influence sur eux. Ramon Llull influença un peu les cercles où il était apprécié, mais en général il n'a pas été apprécié. C'est aujourd'hui qu'on le valorise.

– L'Italie est peut-être une exception à cet égard?

– Bien, en Italie il y a quelque chose de spécial. Les Italiens ont un sixième sens. Là où tout le monde en reste à la surface des choses, eux, ils essaient de découvrir



© ELOI BONJOCH

le mécanisme secret qui leur permette de trouver le pourquoi des choses, la façon dont on fait les choses. Il est exact que la logique de Llull, le mécanisme de l'art lullien, n'est nulle part aussi élaboré qu'en Italie. Au XIV^e siècle, on commence à publier des ouvrages de logique lullienne écrits par des auteurs italiens. Cela dit, son influence reste limitée à des noyaux très réduits. On trouve le cas, autour de 1440, d'un franciscain de Valence, nommé Joan Ros –une copie de son œuvre manuscrite se trouve à Munich– qui donne des cours à Padoue sur divers thèmes lulliens, notamment la philosophie, la grammaire, la logique, etc. Malgré tout, je ne crois pas qu'on puisse parler d'une influence à travers des écoles universitaires. En revanche, il y a eu des écoles lulliennes –à Barcelone, par exemple–, des noyaux très concrets, pour initiés.

– Dans le domaine politique, ces personnes pouvaient-elles exercer une influence quelconque?

– Arnau a une doctrine politique qui a eu une certaine influence en Sicile. Une des choses cependant qu'il me semble pouvoir affirmer grâce à ce que j'ai appris sur cette époque, c'est que le Moyen Âge est la superposition de deux mondes qui se touchent rarement: la couche officielle –confessionnelle, chrétienne– et la couche de la vie réelle, des gens sans idées établies. Je ne sais pas dans quelle mesure les gens de

la couche inférieure tiennent compte de et obéissent aux excommunications et aux lois que dicte la couche supérieure. Par conséquent, on peut se demander quelle influence pouvaient avoir les projets très purs d'Arnau de Vilanova, même s'il arrivait qu'ils fussent proclamés officiels. C'est un peu la question que je me pose actuellement sur le Cinquième centenaire de la découverte de l'Amérique. Les lois des Indes, concernant les Indiens, ne furent jamais appliquées. Les rois de Castille pouvaient dicter les lois qu'ils voulaient, et cependant... Vous voyez, là aussi il y a ces deux niveaux.

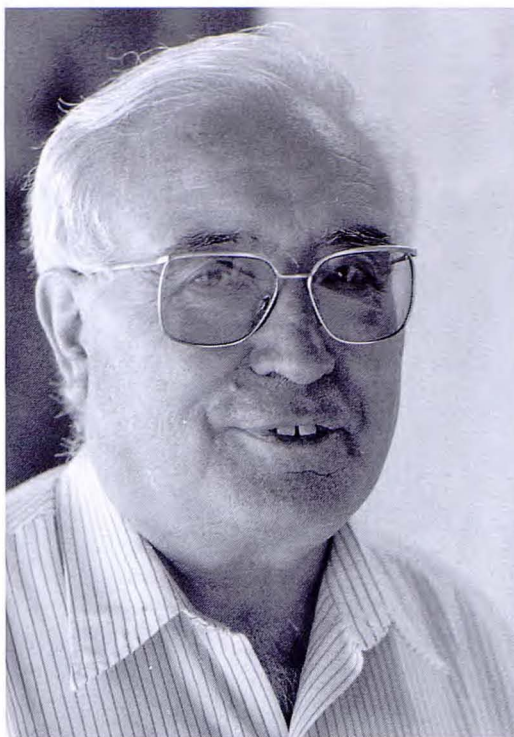
– Actuellement, il existe des gens qui pensent qu'à certains égards nous vivons un nouveau Moyen Âge. Que pensez-vous de cette opinion?

– D'abord il conviendrait d'expliquer très clairement ce que l'on entend par vivre un nouveau Moyen Âge... Le Moyen Âge possède des caractéristiques absolues qui, grâce à Dieu, font qu'il ne peut se répéter. En d'autres termes, notre Moyen Âge, dans toute l'Europe, en Occident et en Orient, et en Orient encore plus, est une période de dix siècles officiellement appelée la période de chrétienté. Qu'est-ce que cela veut dire? Cela veut dire de symbiose et de confusion entre le domaine religieux et le domaine profane. Le domaine religieux occupe tout, car tout doit être chrétien, et le domaine profane, lui aussi, occu-

pe tout car il résulte qu'à l'époque on se vautre de l'Église à des fins politiques. C'est le cas par exemple, à la fin du Moyen Âge, de la question de la découverte de l'Amérique. La découverte est une chose, mais la conquête en est une autre. La dénommée évangélisation, à quoi répond-elle? Il y a une instrumentalisation de la religion. Qui peut être missionnaire en Amérique? Seuls les adeptes à leur roi, car les autres n'intéressent pas. Un christianisme en soi n'intéresse pas. Ce qui importe c'est un christianisme castillan, ou français ou portugais. Tout est confus, et je ne crois pas que nous nous acheminions aujourd'hui vers cette confusion entre les deux ordres. Et c'est cette confusion qui définit le Moyen Âge, plus beaucoup d'autres choses. Après l'invasion des barbares et, plus tard, des musulmans, le pays devient comme un désert. Revenir à cette situation demanderait des siècles.

– Qu'est-ce qui a réussi d'après vous à produire le changement d'époque?

– Une des choses qui constituent la fin du Moyen Âge, le changement d'époque, et à laquelle personne n'a l'habitude de faire référence, est la découverte d'Aristote. Prenez, par exemple, De la génération des animaux ou Du ciel. Comment avait-on pu arriver, des siècles avant l'ère chrétienne, à une telle somme de connaissance? Cela dit, tout a été rasé; on s'en remet lentement et le jour où l'on redécouvre cela, on



© ELOI BONJOCH

s'aperçoit que la découverte est bien plus grande que la découverte de l'Amérique: il s'agit de la découverte du monde. Pour autant, on se remet à faire des sciences à partir de l'observation, non pas à partir d'entéléchies et de concepts à priori. C'est en cela que réside le grand changement. Ce type de changement ne se produit pas aujourd'hui ; à l'heure qu'il est on ne fait pas de sciences à partir d'apriorismes.

– Que recommanderiez-vous de faire à un étranger pour connaître la culture catalane?

– *Ce que je lui recommanderais réellement c'est de venir; ce qui, en ultime instance, est la forme lullienne. L'unique moyen de parvenir à une certaine entente et une certaine paix est de nous connaître.... Il y a une telle méconnaissance de notre culture que la seule manière d'y remédier est de venir ici. Et de voir que les concepts que les gens ont reçu à l'école, pour les raisons que ce soit, n'ont rien à voir avec la réalité du pays.*

– Comment voyez-vous la Catalogne actuelle?

– *Eh bien, on pourrait faire ici un certain parallélisme avec le Moyen Âge. Le pays est arrivé à être un tel désert, avec toutes les exceptions et le respect qu'il se doit. Il a été tellement écrasé que c'est tout juste s'il commence à émerger à nouveau. Ce serait déjà beaucoup s'il existait une volonté certaine et sincère de relever la tête.*

– Ces dernières années, avez-vous observé un plus grand intérêt pour la culture catalane à l'étranger ? La situation de la catalanistique en Europe est-elle meilleure aujourd'hui qu'il y a dix ans?

– *D'après ce que j'ai pu constater, oui, elle l'est. Preuve en est par exemple l'existence de revues qui signifie qu'il commence à y avoir un certain nombre de noyaux universitaires importants. Le cas de l'Italie est quelque peu pragmatique. À l'heure qu'il est on peut s'y présenter en catalan et on vous écoute. On vous dit que vous pouvez publier en catalan, et ceci est une pierre de touche. On y est reconnu précisément par ceux pour lesquels le fait de nous reconnaître signifie davantage, et ceci est plus significatif.*

– Comment pensez-vous qu'évolueront les futures Archives nationales de Catalogne?

– *De l'extérieur, je crois qu'on est en train de faire un travail colossal, reconnu comme tel. Bon nombre de grandes familles qui possèdent des archives patrimoniales propres les apportent aux Archives nationales de Catalogne et on en publie les inventaires. Il y a eu des familles nobles qui ont cédé leurs archives, même des industries du siècle passé, et les Archives ont publié le catalogue. Elles s'enrichissent continuellement de nouveaux fonds de documents privés très importants. Par ailleurs, en ce qui concerne les archives, Ma-*

drid ne veut toujours pas nous en céder une seule, ni celles de la Generalitat de Catalunya de Salamanque, ni celle de la Generalitat de Catalunya des Archives de la Couronne d'Aragon... C'est un problème. À l'occasion de l'inauguration du nouveau bâtiment des Archives royales de Barcelone, qui sont appelées Archives de la Couronne d'Aragon, mais qui sont les archives de la dynastie de Barcelone, c'est-à-dire les archives de Catalogne, le président de la Generalitat rappela que l'État espagnol retenait encore un fonds important de Catalogne que nous voulons. Il est indispensable qu'il nous soit rendu.

Le docteur Perarnau travaille actuellement au douzième volume de l'*Arxiu de Textos Catalans Antics*. Il souhaite pouvoir le continuer pendant longtemps, "qu'il continue après sa mort"... Avant de prendre congé de lui, il nous rappelle, tout en lamentant la faible succès de l'annuaire, que le premier abonné de cette œuvre a été la Bibliothèque du Vatican, qui l'a mise bien en vue dans la salle de lecture: "elle est à la portée de la main, on n'a même pas besoin de la demander". Et toutes les grandes bibliothèques d'Europe la reçoivent. Cet érudit affable, originaire du centre de la Catalogne, est en train de préparer un nouveau voyage en Allemagne. Ici ou là-bas, il poursuit inlassablement ses recherches. Souhaitons qu'il puisse le faire encore longtemps. ■